



HAL
open science

Introduction. Capturer les savoirs pratiques : réinterroger les approches patrimoniales, ethnographiques et numériques

Arnaud Dubois

► To cite this version:

Arnaud Dubois. Introduction. Capturer les savoirs pratiques : réinterroger les approches patrimoniales, ethnographiques et numériques. Cahiers d'histoire du Cnam, 2023, 16 (1), pp.9-16. hal-04356465

HAL Id: hal-04356465

<https://hal.science/hal-04356465>

Submitted on 26 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Capter les savoirs pratiques : réinterroger les approches patrimoniales, ethnographiques et numériques

Arnaud Dubois

HT2S, Cnam

Ce numéro réinvestit une question qui se pose à la croisée du patrimoine des techniques, de l'anthropologie des savoirs pratiques et des sciences du numérique : comment enregistrer, documenter et exposer les savoirs pratiques ? En effet, celle-ci se repose aujourd'hui fortement à l'aune des technologies numériques – et de leur rencontre avec les arts et sciences de la médiation patrimoniale des techniques (England, 2017)¹.

Pour notre part, ce questionnement s'est reformulé à l'occasion d'un constat établi à partir de deux programmes de recherche récents dans des musées européens, l'un au Conservatoire national des

arts et Métiers (« Mingei : Representation and Preservation of Heritage Crafts » – 2018-2021) et l'autre au British Museum (« Endangered Material Knowledge Programme » – depuis 2018) : l'importance et la nécessité qu'il y aurait de conserver numériquement les patrimoines des savoirs pratiques – de l'Europe pour le premier et des régions du Sud pour le second – en ce qu'ils seraient présumés menacés d'extinction. Pour Michael Herzfeld, cette attitude est caractéristique de la « *nostalgie structurelle* » des sociétés occidentales modernes qui ne pensent bien trop souvent l'artisanat dit traditionnel que comme la « *reproductibilité dans la succession des générations* » (Herzfeld, 2007, p. 175). David Berliner quant à lui montre comment ces « *nostalgies patrimoniales contemporaines* » (Berliner, 2018) entretiennent un lien de proximité avec certaines nostalgies pri-

¹ Voir aussi Granier X., Chayani M., Abergel V., Benistant P., Bergerot L. *et al.* (2019). « Les recommandations du Consortium 3D SHS ». [Rapport Technique], CNRS, SHS, 204 p.

mitivistes des premiers anthropologues qui se lamentaient, au XIX^e siècle, de la disparition des sociétés et de leur savoir-faire sous le joug colonisateur – remarque qui fait écho, exactement pour la même période, aux discours sur l’artisanat et le travail manuel qui émergent en Europe au moment de l’industrialisation des sociétés (Adamson, 2013)².

La réponse contemporaine à ce diagnostic lancinant de la perte inéluctable du savoir pratique, dit traditionnel, est l’usage des technologies numériques, dont l’usage est présenté de concert comme une innovation majeure des politiques de conservation, de valorisation et de médiation du patrimoine technique. La numérisation des savoir-faire empêcherait leur disparition grâce à la création d’archives numériques de la technique qui conserveraient la double dimension matérielle et immatérielle de ce patrimoine mondial, mais sans reconduire la dichotomie de l’Unesco qui rend difficile leur articulation pour les institutions patrimoniales (Bortolotto, 2011). Les nouvelles bases de données des collections ainsi développées, rendraient possible l’intégration des gestes professionnels, des pratiques et des procédures techniques au sein des politiques de patrimonialisation du savoir technique. À l’âge numérique, l’alliance de la science ethnographique descriptive et documentaire, du musée comme lieu de conservation des « *témoins matériels* »

(Leroi-Gourhan, 1936) et des sciences de l’ingénieur dans leur capacité à l’innovation technologique, renouvellerait donc les relations distendues depuis plus d’un demi-siècle entre ethnologie, muséologie et « *recherche collective* » telles qu’elles pouvaient être définies dans le contexte de la structuration des sciences sociales françaises autour des années 1930.

Le numéro spécial de la *Revue de Synthèse* publié en 1936 sur « l’Organisation des Recherches Collectives particulièrement en Ethnographie populaire », est à cet égard éclairant en ce qu’il pose les termes d’un programme disciplinaire et institutionnel qui reste d’une grande actualité au regard des enjeux scientifiques de ce présent numéro. En réunissant l’historien Lucien Febvre (Collège de France), le folkloriste René Maunier (Société du Folklore français), l’ethnologue André Leroi-Gourhan (musée d’Ethnographie) et l’architecte Henri-Marcel Magne (Conservatoire national des arts et métiers), ce numéro de la *Revue de Synthèse* nous questionne en effet sur l’histoire des méthodes et des enjeux de l’interdisciplinarité appliquée aux études sociales des techniques. C’est aussi ce que le présent numéro explore au prisme de l’ethnométhodologie (Camus *et al.*), de l’ethnoscience (Haxaire *et al.*), de l’histoire et de l’anthropologie des techniques (Dubois), disciplines inexistantes ou en voie de construction dans les années 1930 mais dont les échos avec la visée programmatique des recherches collectives de l’ethnographie populaire d’avant-guerre méritent d’être soulignés.

2 Voir aussi Maget M. (1943). « Ethnographie folklorique et ethnologie », Archives Nationales, Archives Maget.

Febvre, en guise d'introduction, énonce en premier lieu, en prenant comme modèle les sciences expérimentales, le caractère « *solidaire* » des sciences sociales contre ce qu'il nomme le « *fléau de la spécialisation* » disciplinaire qu'il voit poindre au sein des différentes sciences sociales qui sont en train de s'institutionnaliser dans les universités françaises (1936, pp. 9 et 12). Il revendique alors la pratique des « *enquêtes* », qu'il prend soin de pluraliser, comme un préalable méthodologique au nécessaire « *travail collectif* » (*ibid.*, p. 7) que doivent accomplir les sciences sociales au risque de reconduire, selon lui, une théorie évolutionniste de l'histoire sociale. L'enquête collective permet au contraire à Febvre de faire l'éloge de ce qu'il nomme « *l'ordre génétique* » (*ibid.*, p. 10) qui selon lui ne pourra s'accomplir que par la mise en place de programmes de recherches collectives et collaboratives. Les trois articles qui suivent déploient ainsi la façon dont ces programmes pourraient se mettre en place en prenant comme exemple « *certaines enquêtes possibles et désirables d'histoire des techniques* » (*ibid.*, p. 13) qui, comme le présent numéro le montre, restent d'une grande actualité au moment où, d'une part, la logique des projets européens qui sont structurés autour de consortium interdisciplinaires structurent grandement les programmes de recherches nationaux et internationaux en histoire et anthropologie des techniques³, et où, d'autre

part, l'interdisciplinarité est revendiquée comme une des méthodes de l'histoire et de l'anthropologie des techniques⁴.

Maunier, en tant que président de la société du Folklore français – dont il tient à souligner qu'il a permis d'y faire figurer à la fois l'ethnographie métropolitaine et ce qu'il nomme l'ethnographie coloniale (celle de l'Empire Français) – articule dans son article les relations entre « collectif » et « individuel ». Il s'intéresse sous ce vocable aux liens entre expertise scientifique et dialogue disciplinaire. Il ne s'agit donc pas ici d'indistinctions entre les disciplines des sciences sociales mais plutôt d'un projet d'interdisciplinarité avant la lettre dans laquelle la sociologie éclairerait des aspects du droit ou que l'ethnologie dialoguerait avec l'histoire ou l'économie pour comprendre une réalité sociale. Pour Maunier, ce qu'il importe de mettre en œuvre sur le terrain est ce qu'on appelle aujourd'hui la co-construction des savoirs, entre par exemple « *un ingénieur, un directeur, un contrôleur* » (1936, p. 16) avec un sociologue, un économiste ou un juriste. Dans son modèle, les uns et les autres « *s'aident* » à comprendre le fait social étudié car celui-ci, par sa complexité,

regroupe plus de 150 historiens et anthropologues autour d'une approche sociale des techniques [URL : <https://tph.hypotheses.org>].

⁴ Il est en effet révélateur eut égard à la question de l'interdisciplinarité que ces deux disciplines soient en effet bien représentées au sein de la Commission Interdisciplinaire 53 du CNRS « Sciences en société : production, circulation et usages des savoirs et des technologies ».

³ On peut penser ici au Groupement de recherche (GdR) Technique et Production dans l'Histoire du CNRS qui

ne pourrait pas être saisi par une seule discipline ou un seul individu. Entre les disciplines et entre les informateurs, le « questionnaire » devient alors l'objet-médiateur qui permet aux uns et autres de travailler en « association » (*ibid.*, pp. 15 et 17).

Leroi-Gourhan, dans sa volonté de lier ethnologie et muséologie, dans le cadre du chantier des collections du musée d'ethnographie du Trocadéro dans lequel il est engagé en vue de l'ouverture du Musée de l'Homme, déploie quant à lui, et dans le même ordre d'idée, tout un argumentaire programmatique sur « la fiche d'objet » qui, selon ses mots « n'est plus une banale étiquette » mais une « notice ». Celle-ci sert au musée à devenir « un centre d'élaboration systématique » (*ibid.*, pp. 27-29) dans lequel la technologie, la mythologie, la sociologie ou encore l'esthétique se trouvent mises en relations par les liens que la fiche établit entre les disciplines. En partant des objets, la fiche permet ici de « rassembler des ensembles techniques complets » (*ibid.*, p. 29). En ce sens, Leroi-Gourhan développe son argument méthodologique à l'intérieur du programme comparatiste de Paul Rivet sur « les civilisations matérielles » (1929, p. 130). Pour Rivet, cette recherche sur les artefacts, entre ethnologie, préhistoire et archéologie, se base en premier lieu sur « l'étude des techniques » contre l'étude morphologique, et sur l'analyse de l'objet banal contre celle des seules « belles pièces » (*ibid.*, pp. 132-133) issues de la tradition du musée des Beaux-Arts et des méthodes de l'histoire

de l'art qui pendant longtemps ont défini les méthodes de recherches sur les objets.

Magne s'inscrit précisément dans cette généalogie dans le cadre de la chaire des « arts appliqués aux métiers » dont il est le titulaire depuis 1919 – mais dont il était le préparateur dès la création de cet enseignement au Conservatoire en 1899 pour son père, l'architecte Lucien Magne. Magne, par l'étude de « l'objet usuel » cherche à saisir « l'esprit technique » français (1936, p. 33). Pour cela il revient sur les relations conflictuelles entre arts et techniques au cours de l'histoire et prend lui aussi position, contre le formalisme, pour les « techniques de l'art » (*ibid.*, p. 39). Partisan du « travail mécanique » et des « progrès techniques », il n'oppose pas la « machine » à la main mais essaie plutôt de penser les interactions entre « la main qui conduit l'outil et l'outil qui façonne la matière », anticipant en ce sens la formule célèbre de Leroi-Gourhan : « l'outil n'est réellement que dans le geste qui le rend techniquement efficace » (1965, p. 35). C'est-à-dire, pour le dire avec Marie-Claude Mahias, « la mise en œuvre des outils, même les plus simples, implique des savoir-faire, des habiletés, des schèmes conceptuels, que l'opérateur doit posséder » (2006, p. 126).

En s'inscrivant dans la poursuite des perspectives analytiques et critiques que soulève ce numéro de la *Revue de Synthèse* pour l'histoire et la médiation du patrimoine technique, les pratiques des sciences documentaires appliquées à la muséologie des techniques et la métho-

dologie de l'ethnographie des savoir-faire, l'objectif de ce numéro des *Cahiers d'histoire du Cnam* est triple. D'abord il s'agit de décrire les nouvelles relations qui se nouent entre les objets et les sujets en cherchant à exposer et/ou conserver les savoir-faire du « *technicien invisible* » (Shapin, 1989) derrière les artefacts. De la notion de « *surroundings* » (les alentours) définie par Franz Boas en 1887 pour le Museum d'Histoire Naturelle de New York (Boas, 1887), aux travaux de l'anthropologie des techniques de tradition française et du contexte du Musée de l'Homme et du Musée des Arts et Traditions Populaires des années 1930-1940 (autour des figures de Leroi-Gourhan et de Marcel Maget), ou encore aux différentes propositions muséographiques des galeries du Conservatoire des arts et métiers au XIX^e siècle dans ses relations avec les chaires de « *chimie appliqués aux arts* » (Dubois, ce numéro) et « *d'arts appliqués aux métiers* » (Dubois, 2023), nous nous attachons à décrire les enjeux et les méthodes mises en œuvre pour décrire, documenter et exposer les savoir-faire et les pratiques techniciennes (Dubois, ce numéro). Face au patrimoine dit immatériel des savoir-faire, l'approche numérique fait-elle rupture dans l'histoire des relations entre musée, technologie, anthropologie et technique ? Quelles leçons peut-on tirer de cette histoire ré-interrogée *via* le numérique pour la médiation et la muséologie contemporaines des techniques ? Il s'agit notamment de replacer les débats contemporains sur le patrimoine technique dans le temps long des pratiques de conservation et de den-

sifier le discours technologique sur la numérisation des savoirs pratiques afin de le replacer à l'intérieur de la dynamique documentaire dans lequel il s'inscrit. Tâche d'autant plus nécessaire aujourd'hui que le dialogue interdisciplinaire autour des techniques qu'a proposé en 1936 la *Revue de Synthèse*⁵ est resté sinon confidentiel, du moins à la marge des enjeux analytiques de la technologie et nécessite de ce fait un travail collectif d'historicisation et de sociologisation.

En relation avec ce premier axe et dans une perspective comparatiste, nous nous intéressons aussi aux pratiques de numérisation déployées dans des programmes de patrimonialisation des savoir-faire. De l'analyse des méthodes de l'ingénierie des bases de données (Haxaire *et al.*, ce numéro), à la description des technologies de captation des savoir-faire (Camus *et al.*, ce numéro) et l'étude des outils de restitution mis en œuvre pour donner à voir ces données (Dubois, ce numéro), nous proposons des études empiriques et descriptives sur les sciences du numérique appliquées au patrimoine des savoir-faire. Nous étudions pour cela le travail conjoint des ingénieurs, des chercheurs et des conservateurs dans la fabrication de bases de données ainsi que les

⁵ Une interdisciplinarité entre l'ethnologie de la France et l'histoire du folklore dans ses liens avec le musée des ATP d'une part, l'anthropologie des techniques extra-européennes du Musée de l'Homme dans ses liens avec la préhistoire et l'archéologie d'autre part et enfin l'histoire des techniques dites modernes et les arts industriels *via* les chaires et les collections du Conservatoire.

objets techniques qu'ils mettent en œuvre dans la captation numérique des savoir-faire. Nous questionnons ainsi ce que les usages et les technologies du numérique retiennent, modifient ou effacent de la culture matérielle et la façon dont la muséographie digitale des techniques donne à voir les activités productives. Qu'est-ce que l'intelligence artificielle du mouvement dans ses relations avec les sciences du patrimoine technique et l'anthropologie des techniques ? Comment ces technologies entrent-elles en conflit ou coexistent-elles avec d'autres techniques de documentation soit anciennes soit nouvelles mais non-numériques ? Ce numéro se demande alors si le numérique renouvelle les problématiques de l'enquête de terrain et notamment la possibilité de la re-constitution, pour l'étude des techniques, d'équipes de recherche interdisciplinaires entre sciences ethnographiques, sciences de l'ingénieur et sciences du patrimoine. Il vise ce faisant à renouveler le fil distendu du dialogue entre anthropologie et musées et à montrer la façon dont l'interdisciplinarité permet d'enrichir l'enquête de terrain sur les gestes techniques, de redonner au musée une fonction en anthropologie des techniques et à poser les jalons d'une critique de l'instrumentation en usage en ethnographie des savoir-faire.

Les contributions de ce numéro analysent en ce sens les enjeux épistémologiques de la numérisation des savoir-faire pour l'histoire et l'anthropologie des sciences, des savoirs et des techniques. Camus, Tanferri, Waeber et Winck pro-

posent une réflexion théorique et méthodologique sur les usages de la vidéo pour l'étude des pratiques de documentation du spectacle vivant et des savoir-faire qui leur sont propres à partir d'une enquête sur une fête patronale suisse se déroulant toutes les générations : la Fête des Vignerons de Vevey. En revenant dans un premier temps sur l'histoire des techniques qui permettent l'analyse empirique des pratiques de documentation, les auteurs proposent, hors d'une certaine dichotomie entre acte de documentation et action documentée, une conception performative de la documentation où les activités de celle-ci participent de l'accomplissement de la performance. Haxaire et Chanard s'intéressent de leur côté à la patrimonialisation des savoirs pharmacologiques de certaines maladies infantiles chez les Gouro de Côte d'Ivoire, par la création d'une base de données relationnelle qui permette d'explorer en boucle les descriptions des maladies et des remèdes dans une articulation entre science médicale et savoir pratique. Ils montrent que la mise en base de ce savoir déborde la simple publication des espèces botaniques et de leurs recettes pour qu'elles deviennent un remède mais restitue aussi les propos des guérisseurs, les relations sociales entre maladie et soin et les modalités selon lesquelles les utilisateurs organisent ces savoirs et les interprètent. Dubois revient ensuite sur les enjeux méthodologiques et théoriques du projet européen Mingei et interroge les effets de la numérisation sur les catégorisations du savoir pratique. Il cherche à comprendre la façon dont l'anthropologie

des techniques peut se saisir des outils et des méthodes de l'intelligence artificielle du mouvement pour développer de nouvelles approches d'observation, de documentation et d'analyse des processus techniques, et à questionner la façon dont ces enjeux méthodologiques peuvent participer au renouvellement des questionnements sur les enjeux contemporains de la discipline. Dans un long entretien, Dubois et Manitsaris débattent enfin des enjeux de l'intelligence artificielle appliquée au patrimoine des techniques manuelles et sur les collaborations entre anthropologie et ingénierie.

Loin d'opposer nouvelles technologies et techniques archaïques, et les méthodologies et les théories associées à leur observation et leur analyse – Science and Technology Studies versus Anthropologie des techniques – les contributions questionnement plutôt, de façon indisciplinée, « *l'intelligence sociale des techniques* » (Latour & Lemonnier 1994) afin de refaire émerger les liens oubliés entre cybernétique et études des techniques. Le numéro 33-34 de la revue *Structure et Évolution des Techniques* (1953) où est édité le texte « Origine et diffusion de la connaissance scientifique » de Leroi-Gourhan est en ce sens remarquable pour ce numéro. Il montre en effet en quoi la « cybernétique du silex » que propose Leroi-Gourhan, en combinant « *les modèles de la machine (rationnellement intelligente) et de l'artisan (traditionnellement créatif)* » (Schlanger, 2023, p. 318), lui sert de modèle pour interroger la place et le rôle de la technicité dans la cognition.

« *Le cerveau* », dira-t-il en 1960, « *est une machine extraordinaire qu'on peut faire assister par des machines plus extraordinaires encore* » (Leroi-Gourhan, 1960). Ce texte montre bien alors la façon dont le modèle informatique dans le développement des théories de la connaissance en sciences sociales (*ibid.*, pp. 317-332) n'est pas nouveau. Mais il nous rappelle aussi que « *divers dispositifs mécanographiques et électroniques* » sont depuis longtemps utilisés sur le terrain de l'ethnologie notamment « *pour leur capacité à ordonner logiquement et à calculer rapidement les informations enregistrées* » (*ibid.*, p. 320). Parce qu'elles permettent d'accumuler un grand nombre de données et de les réutiliser à volonté par les chercheurs grâce aux supports de mémoires externalisés que sont « *fiches, cartes perforées et ordinateurs électroniques* » (*ibid.*), les techniques numériques ont, depuis leur émergence, accompagné les recherches pratiques sur les techniques, que ce soit dans les réserves des musées ou sur les terrains ethnographiques, historiques ou archéologiques.

Références citées

Adamson G. (2013). *The Invention of Craft*. London : Bloomsbury.

Berliner D. (2018). *Perdre sa culture*. Bruxelles : Zone Sensibles.

Boas F. (1887). « Museums of ethnology and their classifications », *Sciences*, 9, pp. 587-89.

Bortolotto C. (2011). *Le patrimoine culturel immatériel*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Dubois A. (2023). « Exhibiting Work : From Industrial Arts to Anthropology of Technology ». In T. Boon, A. Dubois, E. Haines & K. Staubermann (eds.), *Understanding Use/Gestures of Making*. New York : Smithsonian Institution Scholarly Press (« Artefacts : Studies in the History of Science and Technology ») (à paraître).

Historic England (2017). *Photogrammetric Applications for Cultural Heritage. Guidance for Good Practice*. Swindon : Historic England.

Febvre L. (1936). « Les recherches collectives et l'avenir de l'histoire ». *Revue de synthèse*, XI(1), pp. 7-14.

Herzfeld M. (2007). *L'Intimité Culturelle, Poétique sociale de l'État nation*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Latour B. & P. Lemonnier (1993). *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence des techniques*. Paris : La Découverte.

Leroi-Gourhan A. (1936). « L'ethnologie et la muséographie ». *Revue de synthèse*, XI(1), pp. 27-30.

Leroi-Gourhan A. (1943). *Évolution et technique. L'homme et la matière*. Paris : Albin Michel.

Leroi-Gourhan A. (1953). « Origine et diffusion de la connaissance scientifique ». *Structure et Évolution des Techniques*, 33-34, pp. 1-16.

Leroi-Gourhan A. (1960). « L'illusion technologique ». *La Technique et l'Homme*, Paris : Fayard, pp. 65-74.

Magne H.-M. (1936). « Communion traditionnelle de l'art et des techniques ». *Revue de synthèse* XI/1, pp. 31-39.

Mahias M.-C. (2006). « Savoir ou faire en Inde ». *Cahiers d'anthropologie sociale*, 1, pp. 121-132.

Maunier L. (1936). « Recherches collectives dans l'ethnologie et le folklore », *Revue de synthèse*, XI(1), pp. 15-26.

Schlanger N. (2023). *L'invention de la technologie*. Paris : PUF.

Shapin S. (1989). « The Invisible Technician ». *American Society*, 77(6), pp. 554-563.